

La revue *Mirabilia*, d'une facture remarquable, propose, autour d'un thème, de rassembler une constellation réflexive qui réunit des textes anciens et contemporains, à la fois d'intellectuels et d'écrivains. Ici, on entreprend de se lancer sur des chemins, réels et imaginaires, qui font dévier la perception, la mémoire, l'existence. Le chemin est ainsi, écrit Julien Gracq, « celui qui traverse et relie les paysages de la terre. Il est aussi, quelquefois, celui du rêve, et souvent celui de la mémoire, la mienne et aussi la mémoire collective, parfois la plus lointaine : l'histoire, et par là il est aussi celui de la lecture et de l'art ».

Voilà qui résume le cheminement que propose la revue, qui en interroge la présence, les traces, la mémoire inquiète, le trouble permanent. Ainsi, le chemin, « en principe fait pour aller d'un point à un autre », recouvre bien plus que le simple déplacement physique. Il ressortit à une frayeur élémentaire que décrit magistralement le grand écrivain romantique autrichien Adalbert Stifter dans un texte bref et intense qui ouvre le volume. On y retrouve l'inventaire de la variété naturelle qui l'occupe souvent (on lira *L'arrière-saison*, par exemple) et qui se confronte ici à une peur terrifiante de s'égarer, inversant la nature même du chemin pour en transmuter la fonction et ouvrir un abîme dans la conscience. Le chemin n'est pas toujours ce qu'il semble être. Ainsi, il organise une réalité tout autant physique, symbolique, qu'historique.

On découvrira dans ce numéro des chemins extrêmement différents. Ceux des hommes, avec les descriptions de Julien Gracq ou le long entretien avec l'ethnologue Martin de la Soudière qui rappelle, comme le lui disait Gilles Lapouge, et en écho à Stifter, que « les chemins servent précisément à ça : se perdre ». Il en propose une pratique qui permette d'en distinguer l'épaisseur historique et sociale, revenant à ce qu'il nomme des « chemins primitifs » qui définissent des usages, des cheminements physique et intérieurs, « une mémoire perdue ». Ce que Gaston Roupnel, dans un beau texte parfois un peu trop lyrique, définit comme « le trait définitif, la ride creusée par le vieil âge sur cette face dolente de nos campagnes » que rien n'efface. Ces « fidèles voies » révèlent un passé méconnu, des usages qui périclitent. Les chemins rappellent ainsi ce qu'on oublie. Qu'ils sont empruntés par d'autres, les animaux, comme l'explique bien Vincent Vignon qui décrit l'arpentage des cerfs sur nos territoires, comment la faune traverse l'espace contemporain.

Le chemin est « un tracé », une image aussi. Il s'y passe des choses mystérieuses qui elles aussi nous égarent. Martine Tabcaud et Anouchka Vasak traversent les nuages, leurs images, leurs significations, et un très beau cahier central rassemble des images labyrinthiques qui réorganisent une circulation unissant le réel au symbole. Le chemin est ainsi abordé comme un mystère physique et initiatique, image d'un temps qui passe, ne disparaît pas vraiment, ressurgit. Dans le prolongement de ces lectures ou en amont, on pourra penser à la fascinante installation vidéo de David Hockney qui clôt l'exposition du Centre Pompidou à Paris, proposant, sur des séries d'écrans décalés et disposés en carré, comme une chambre, une progression très lente, fragmentée et bouleversante, le long d'un chemin forestier durant les quatre saisons.

Hugo Pradelle

*En attendant Nadeau*, septembre 2017